Omar BRAHAMI

Ramzi, mon ami de Béni-Saf

(Revu et corrigé)

Cet ouvrage a déjà fait l'objet d'une première publication aux Éditions Publibook en 2008.

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com en livre numérique le 20 février 2017.

© Omar Brahami, 2016

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Editions Publibook
14, rue des Volontaires - 75015 Paris - France

Ramzi, mon ami de Béni-Saf
Par Omar Brahami

Portrait d'une Algérie en devenir. Derrière des décors et une mise en scène digne des Mille et une nuits, l'auteur narre l'histoire de son ami Ramzi, dans la petite ville de Béni-Saf.

Une vie qui va être remuée, bercée par le climat politique de l'époque. Né en 1954, Ramzi va suivre une éducation scolaire française et un apprentissage de l'arabe à la maison. Il devra faire face aux répercussions de la guerre en même temps qu'il se construit.

Un témoignage historique complet et important sur des évènements cruciaux de l'Histoire. Une mise en perspective de cette époque par l'intermédiaire d'un petit village, de ses habitants, de Ramzi et sa famille, montrant que toute sa vie en sera fortement imprégnée.

Paris, le 28 octobre 2008

Editions Publibook
14, rue des Volontaires –
75015 Paris - France
(Première édition)

À la mémoire de ma très chère mère,
À la mémoire de mon très honorable père,

– *Qu'est-ce que la parole ? demande l'un,*
– *Un vent qui passe, dit le sage,*
– *Et qui peut l'enchaîner ? - interroge l'autre,*
– *L'écriture.*

Fable arabe

Préface

Écrire l'histoire d'une vie, de toute une vie, faire le bilan des échecs mais aussi des réussites, raconter un parcours avec toutes ses difficultés et ses banalités, des évènements qui remontent à des époques différentes, en un laps de temps déterminé, dans l'espace d'un livre, n'est pas chose aisée.

La tâche est si intéressante qu'un recueil de plusieurs centaines de pages ne suffirait pas, pour dire combien le sujet pourrait être passionnant et qu'il faut résister, patienter et sacrifier un temps assez long, pour aboutir à achever un tel travail.

Le présent écrit a permis, à partir des récits des parents, des chroniques d'enfance et d'adolescence, des traces écrites de la main d'amis et de camarades, retrouvés sur un cahier de souvenirs ou un journal intime, de regrouper tous ces éléments et ces repères dans le but évident de reconquérir un passé, une histoire qui pourrait être enrichie au fil du temps.

La tâche est difficile, certes, mais pour faire mille kilomètres, il suffit de faire un pas.

L'auteur

Note de l'auteur

Il convient de souligner que certains témoignages ou références inspirées et puisées aux mêmes sources qui appartiennent à des auteurs, historiens, journalistes et autres chroniqueurs de l'époque qui ont facilité le travail de mémoire sur l'histoire de cette ville, ou rapportés par des béni-safiennes et des béni-safiens, d'ici et d'ailleurs, des amis d'enfance qui ont vécu dans cette ville, ont été utilisés pour donner au récit son authenticité.

Je citerais Madame Marie Yvanès-Gonzalez, Présidente fondatrice de l'Association des Béni-Safiens et son travail rapprochement entre les béni-safiennes et les béni-safiens, entrepris depuis plus de 45 ans, entre les deux rives de la mer méditerranée…, l'Album de Béni-Saf, édité en 1987 par cette même association, Madame Henriette Georges qui a restitué magnifiquement à Béni-Saf sa place dans l'Histoire de l'Algérie dans son magnifique ouvrage, L'Escalier de Béni-Saf, du fils de Vincente Botella qui raconte la mer à sa manière ou encore Antoine Pastor, un béni-safien de la première heure, de Stéphanie, petite fille de Louisico Gonzalès, et sa lettre à ses parents, ou encore Jacques Suant et son roman, la petite mer.

Sans oublier Madame Paulette Martinez, ma maîtresse de l'école maternelle qui m'inspire, à qui je rends un grand hommage et mon ami d'enfance Abdelhamid Mohamed Chaâbani qui m'a aidé par ses précieux conseils.

BÉNI-SAF, UNE SURVIVANCE DU PASSÉ

La mémoire et le cœur se mêlent au souvenir pour rassembler dans ce livre les fragments d'un passé tourmenté et faire renaître un temps et des moments simples mais riches en sentiments de ce qui fut et demeure une histoire d'hommes et de femmes nés dans cette ville qui a vu cohabiter sous le même ciel, des peuples, des religions et des cultures différentes. Je me sens emporté d'une immense joie et entraîné par un vif désir pour relater ce récit inspiré par ma propre histoire, une histoire dont une grande partie se déroule dans une petite ville qui m'a adopté depuis ma naissance pendant un temps assez long, une histoire qu'un jour mes enfants et les enfants de mes enfants rechercheront peut-être. Je n'ai pas le talent de conteur mais j'essaie de restituer à cette époque les joies simples de l'enfance, la famille, les temps forts, un temps qui ne nous laisserait pas insensibles tant les symboles qu'il porte sont si profonds. Je me souviendrai de cette enfance remplie de rêves et de récits de livres d'école, de plumes et d'encriers.

Rédiger ses souvenirs d'enfance, c'est retourner sur sa vie passée, à faire le chemin à l'envers vers son enfance. J'essayerai d'écrire ce modeste ouvrage avec mes souvenirs en tête, en empruntant des idées et des expressions, en puisant aux mêmes sources avec les mêmes références, dites et écrites par mes aînés ou des auteurs, femmes ou hommes, qui ont connu ce bled avant moi et mieux que moi et en rendant à l'Histoire, sa lumière et sa splendeur, en respectant le caractère sacré de la chose écrite comme le recommande le livre saint :

"Dieu apprit à l'homme à se servir de la plume ; il a mis dans son âme un rayon de lumière…"

Coran, Sourate 96, Verset 5.

***

Dans ce joli coin de terre d'Afrique, où j'ai vu le jour, je compte tant d'amis et de camarades ! J'ai tant aimé cette ville, où je suis né, autrefois si belle qui m'émeut encore, et pour toujours, je crois. J'ai aimé à la fois sa beauté, son charme et l'originalité de ce lieu traditionnellement accueillant qui fait partie, sans conteste, du continent africain, que les géographes considéraient, dans les temps reculés de l'Histoire, comme inhospitalier.

Ce bout de terre d'Afrique, où j'ai vécu, chanté par les poètes, peint et dessiné par les artistes, se confond à un monde où se mêle le rythme de ses temps forts, comme les rides de mon front, à sa tranquillité qui frémit aux caresses ferventes de la fraîcheur de la brise de sa petite mer qui réchauffe les cœurs.

"Béni-Saf, à l'échelle de ce continent n'occupe pas plus d'espace qu'une larme de joie," écrit dans son livre Henriette Georges, une fille de Béni-Saf qui, en lisant son ouvrage, m'a donné l'envie et le goût de raconter l'histoire de mon ami Ramzi.

Ramzi naquit dans ce village, jadis, aux allures d'une petite ville charmante et paisible. Béni-Saf, petite ville côtière de la Méditerranée, dépendait, au début de l'Histoire, durant plus d'un siècle, du département de Tlemcen, Pomaria la Numide, royaume des Almohades d'Abdelmoumen Ben Ali, enfant de Honaïne[1].

En 1984, Béni-Saf fut annexée à la toute nouvelle Wilaya[2] d'Aïn-Temouchent, l'ancienne Albulaë[3], suite à un découpage territorial, née d'une conjoncture politique

---

[1] Petite bourgade côtière se trouvant à quelques encablures de Béni-Saf. Au temps des almohades, ce fut un port important, base principale d'expéditions en Espagne.

[2] Équivalent de Préfecture.

[3] Aïn-Temouchent avait pour nom, dans une période lointaine, Albulaë, la blanche, en raison de ses importants fours à chaux et d'autres appellations encore puis Ain-Temouchent.

fortuite selon l'avis commun, sur un fond de mécontentement de certains cercles hostiles et d'avis partagés des habitants de la commune, et redevenait – hélas ! – une façade sans fenêtre[4], tournant, encore une fois, le dos à la mer, sa principale richesse, mais reste, néanmoins, toujours fréquentable, malgré les aléas du temps, les atteintes et les dégradations qu'elle vit, en permanence, causées par l'œuvre humaine.

Béni-Saf, c'est surtout un port de la côte méditerranéenne. Ses premiers habitants, au temps douloureux de la colonie, étaient arabes et musulmans, européens, catholiques, israélites ; ils partageaient ensemble, dans leurs fêtes, leurs coutumes et traditions respectives, dans le respect de l'un et de l'autre, dans la singularité de chacun, tous les gestes de la vie quotidienne. Dans la paix. Ce temps du bonheur, à cette époque-là, créait une véritable solidarité entre toutes les communautés. Il ne suffisait pas de grand-chose pour être heureux. Ses plages de sable ou de galets offrent encore aux visiteurs de délicieuses émotions et aux artistes de belles gammes de couleurs. «Les artistes voient toujours les choses plus belles que ce qu'elles sont…» – m'écrivait mon ami Abdelhamid sur une carte postale de vacances de Tunisie.

Sur des pentes abruptes et des ravins creusés par l'oued Ahmed où les tamaris, arbres aux fleurs roses, et leurs abondantes floraisons, mêlés aux lauriers roses, purs, vivants et heureux comme l'amour, fleurissant en été, poussaient à travers des sentiers bordés de thuyas, tordus par le vent et les *safsafs*, arbres à feuilles blanches veloutées que « les français appelaient des trembles ou des faux

[4] P.J. Lethielleux, Le littoral de l'Oranie Occidental, 1974

peupliers[5] », Béni-Saf verra le jour sur un littoral qui se profile en une ligne brisée sur quelques kilomètres, de la plage du Puits jusqu'à Mersat Sidi Boucif[6], où, dans le passé, se sont réfugiés les premiers migrants avant la création du village.

Quand nous relevons la tête, les hautes falaises dénudées, dans leur immensité, surplombant l'étendue de la mer, se dressent telles une suite de dents de scie[7] et le long des promontoires au relief tourmenté par des failles, entre le bleu de la mer et celui du ciel, laissent entrevoir au loin des petites criques, souvent difficiles d'accès mais que les barques des marins pouvaient atteindre sans difficulté, que bordent des plages et des rochers escarpés, baptisés de noms ibériques par les premiers autochtones.

À l'arrière du village, Djebel Skouna, immobile, se découpant perceptiblement dans le ciel, semble scruter ce relief accidenté qui, de loin, nous dévoile les arêtes qui en descendent vers le bas, l'une arrivant par le promontoire de la plage du Puits, du haut de la qoubba de Sidi-Mohammedi, plongeant dans la mer et l'autre s'appuyant sur le flanc gauche de la falaise qui abrite le port, contre sa paroi et le vallon de l'Oued-El-Hamara[8], profondément encaissé dans les roches dures, se dissipant dans les ténèbres obscurs du soir pour se mêler au murmure profond des petites vagues de galets gris de la petite plage de Sidi Boucif.

Dans un environnement de collines entremêlées, finissant dans de profonds ravins creusés par des oueds torrentiels, où s'accrochaient sur leurs bords, les trembles ou les fameux

---

[5] Correspondance de Marie Yvanès-Gonzalez, présidente fondatrice de l'Association des Béni-Safiens.

[6] Magazine PNHA (Pieds Noirs d'Hier et d'Aujourd'hui) n° 84, novembre 1997.

[7] Magazine PNHA.déjà cité.

[8] Commence à l'est de la ville, long de 2 500 mètres environ et profondément encaissé dans la roche dure, qui finit à la plage de Sidi Boucif.

safsafs, qui ont donné leur nom à la ville, des monts, au relief ingrat laminés par les effets de la nature, offrent encore, aujourd'hui, à la vue, un autre paysage grâce à des travaux de restauration entrepris sur tous les versants des vallées convergeant vers le village. Au milieu de ces collines rocailleuses recouvertes de lentisques, portant leurs fruits en petites grappes de raisin, poussant naturellement à côté des caroubiers, des oliviers sauvages, des chênes verts et des faux poivriers, le cadre fut plus verdoyant, moins aride[9].

Le paysage devenait chaque jour plus beau : «les bassins versants entièrement traités par l'application d'un dispositif de banquettes tel un pansement, sur les plaies vives des érosions, prodiguant un apaisement au sol : là où il n'y avait que des rochers, des arbres poussèrent, dressèrent leurs tiges frêles sur les flancs des collines.[10]» Une bénisafienne d'origine espagnole qui se révèle être la maîtresse de l'école maternelle que fréquentait mon ami Ramzi l'avait écrit dans son mémoire de fin d'études à l'École Normale d'Oran au sujet de la restauration des sols à Béni-Saf que «ce projet avait l'avantage de procurer une valeur ajoutée à l'économie locale, des ressources importantes : amandes, figues, etc.» et de fixer une main d'œuvre errante tout en créant un paysannat sédentaire et en protégeant la cité et le port contre les inondations.

J'ai semé. Les générations futures récolteront... – était le titre de son mémoire.

Devant ce nouveau paysage, des progrès et des métamorphoses continuelles, faisant place à des monts striés de bandes blanches, dévoilèrent un tout autre aspect du sol sur lequel va s'asseoir notre ville face à la mer méditerranée,

---

[9] Mémoire de fin d'études à l'Ecole Normale d'Oran de Paulette Martinez.

[10] Paulette Martinez.déjà citée.

dans un style architectural d'amphithéâtre, dont le centre est reliée par des escaliers interminables, devenues légendaires, qui montent, qui montent vers le haut de la cité portuaire au sommet duquel la mer apparaît et sa plage de sable fin, qui en disent long sur sa création.

* * *

Tracées par les mains expertes d'architectes, d'ingénieurs et d'hommes de l'art, des rues parallèles symétriquement alignés et urbanisés, toutes ces belles maisons aux tuiles rouges, ou ces maisonnettes bâties, par des maçons et des ouvriers, arabes ou espagnols, sur les bords de l'oued Ahmed[11], pour y loger les familles de mineurs, formées en blocs, des petites maisons ressemblant aux corons des cités minières du Pas de Calais, dont la seule évocation réveille en notre mémoire cette grande œuvre romanesque, sublime et fabuleuse d'Émile Zola, Germinal, étudiée dans les cours de littérature française. C'est une enfilade de maisons, dans des rues rectilignes, collées les unes aux autres, toutes semblables : une porte, deux fenêtres, un bigaradier. Elles sont presque toutes pareilles ? — Pas tout à fait. Les maisons des chefs se différenciaient par la présence d'un couloir central séparant les chambres. Elles étaient d'autant plus spacieuses que celles des ouvriers. Cependant toutes les habitations jouissaient d'un confort appréciable pour l'époque : cuisine équipée d'un évier, avec eau courante et le tout-à-l'égout, potager de cuisine, etc. – décrivait Madame Paulette Martinez[12] dans ses souvenirs. Les rues dans les corons étaient calmes dans la journée : les hommes au travail, les ménagères s'activant devant leurs fourneaux, chargeant l'air de l'odeur de poisson frit ou la senteur d'ail

---

[11] L'oued Ahmed traversait la ville avant sa fondation.

[12] Paulette Martinez, béni-safienne d'origine espagnole qui voue à Béni-Saf, un amour sans pareil, normalienne, institutrice, maitresse d'école de Ramzi.

qui flottait partout laissant dévoiler quelques-uns de leurs secrets culinaires. Seuls les marchands ambulants animaient les lieux[13], emplissant de leurs appels et de leurs cris l'atmosphère, en se déplaçant, au milieu de la rue, ou derrière le linge tout blanc, étendu presque partout sur les façades, se trémoussant aux caresses de l'air marin soufflant, sous les rayons chauds du soleil.

Après le coucher du soleil, les femmes d'un côté, et les hommes de l'autre, profitant de la fraîcheur de la brise des soirs d'été, se retrouvaient, entre voisins, après l'arrosage et le balayage des seuils de ces pittoresques demeures embellies, parfois fleuries et bien entretenues, pour passer un moment ensemble avant d'aller se coucher. Le spectacle de ces rues vivantes d'autrefois, rebaptisées aujourd'hui, où rien ne se passait, attirait le regard. Les anciens mineurs, vieux et fanés ou qui ne sont plus de ce monde, qui avaient vécu des moments difficiles et pénibles, et parfois, ils avaient ressenti des doutes et de l'incertitude ; à d'autres moments, ils s'étaient posés beaucoup de questions, mais ils avaient aussi vécu des instants de joie et de bonheur. Nous savons tous que la vie dans cette ville n'était pas aussi simple, et pour gagner sa vie, il fallait travailler dur, il fallait combattre, résister. Je ne fais pas l'éloge de cette ville et son petit monde, mais je tiens à rendre grâce à ceux qui y ont travaillé et tenaient à faire d'un petit village, une ville agréable.

***

[13]L'Album de Béni-Saf, Association des Béni-Safiens, Paris, France, 1988.

L'AMORCE

Les premières peuplades, comme au temps de la Grèce, cherchant les sites présentant des qualités défensives, se fixèrent aussi bien sur la berge orientale de l'oued Ahmed que celle de l'Oued Boukourdan qui constituaient les bases de la structure de la future cité minière. Et c'est au pied du village que le port fut créé comme celui du Pirée que Thémistocle[14] édifia au pied d'Athènes.

Boudjedra[15] le situe comme le centre géométrique de l'univers qu'il a découvert grâce à Jean Sénac, poète et militant révolutionnaire, enfant de Béni-Saf, qui en parlait comme l'endroit le plus beau du monde[16]. Dans cette contrée, les vents marins changent de direction et de puissance au gré des saisons, en hiver, ils sont beaucoup plus forts, appelés les vents *gherbi*, de l'ouest et *chergui*, de l'est, les plus dominants, soufflant durant la période allant du mois d'octobre au mois d'avril. Ils sont les facteurs prédominants des précipitations parce qu'ils sont chargés d'humidité. Les vents d'été, relativement secs, soufflent du mois de mai à août, mais la rosée du matin et le souffle iodé, phénomènes particuliers aux régions littorales, reste un facteur régulateur du climat, en général, et des températures, en particulier. La grêle et le sirocco sont des calamités naturelles redoutables pour l'agriculture, certes, mais cela n'empêcha pas de fixer une grande quantité de gens dans ce patelin qui avait connu un essor dans le passé et des progrès avérés.

***

[14] Homme d'État né à Athènes vers 525 av. J.-C. Il fit d'Athènes la grande puissance navale du monde hellénique en aménageant le Port du Pirée.

[15] Rachid Boudjedra, écrivain algérien.

[16] Cartographie de la nostalgie, La chronique du Jeudi, Rachid Boudjedra, La voix de l'Oranie, Jeudi 17 octobre 2004.

La Mine

«À l'origine était le monde, ...», cela nous rappelle les écritures saintes, une phrase majestueuse car avant l'ingénieur, le directeur, l'ouvrier, il aura fallu le flair du renifleur, il aura fallu l'hospitalité des lieux … Béni-Saf avait connu, au début de sa création, le tracé des voies ferrées et les bateaux qui amarraient au Port pour transporter le minerai depuis les zones d'embarquement jusqu'en Europe…

Dans cette ville étagée, bâtie sur le flanc oriental d'une vallée étroite, rehaussée de ses falaises et de ses promontoires, ses plages, et tous types de paysages, les sonneries, longues et stridentes, de la sirène de la Mine appeleront les mineurs et les employés de la mine au labeur durant plus d'un siècle …

Béni-Saf qui n'existait pas[17] avant l'occupation française, était née dans l'univers et grâce à la mine. Celle-ci représentait toute l'activité du Port mais s'occupait également de politique locale[18] – relatera la chronique de ces historiens et ces mémorialistes qui nous ont tant appris sur la création de cette cité qui a commencé presque à la fin du XIXe siècle. D'une manière générale, il n'est pas une ville ou un village qui ne puisse tirer sa fierté et son orgueil de posséder un passé historique aussi cruel et douloureux soit-il, dans une période qui fut terrible et atroce car tant d'êtres souffrirent mais paradoxalement, elle fut militante et fraternelle. L'histoire séculaire de cette ancienne ville minière qui va s'ériger et recueillir un grand nombre d'immigrés d'un nouveau genre, a vu le jour le 20 mars 1883, par décret colonial, témoignait déjà de sa prospérité,

---

[17] P.J. Lethielleux. Déjà cité.

[18] La Petite mer, Jacques Suant, Éditions Astrid, 1982, Paris.

plus tard, elle devenait, après la seconde guerre mondiale, la capitale algérienne du fer et de la pêche, grâce à son port, au temps où le mineur de fond, symbole du prolétariat opprimé de la fin du XIXe siècle, était le premier forçat de la révolution industrielle de l'Empire français. Des conditions de travail inhumaines, au fond d'un trou noir, où le soleil n'entrait jamais, où les rêves, se transformaient souvent en désespoir. Des bribes d'informations glanées çà et là, à travers l'Histoire de la ville, nous accédons à l'histoire de la création des mines de Béni-Saf.

Loin des bruits de la ville, entourée de lieux sauvages et fascinants dans lesquels les vestiges des installations minières abandonnées se succédaient, il y avait encore des traces, des parties de murs, de wagons, des fossés recouvert d'herbes sauvages, en fait, un musée à ciel ouvert dans les contreforts de cette cité portuaire et minière, cette ville dont l'histoire était liée à l'exploitation du précieux minerai de fer, l'un des gisements les plus forts en teneur dans le monde, cause salutaire de cette contrée quand c'était Mokta El Hadid[19], morceau de fer en arabe, une société qui avait obtenu, en 1875, une concession lui donnant la liberté de réaliser tous les travaux utiles à son organisation, qui a été à l'origine de la conception de la cité minière en commençant par la partie haute de Sidi Boucif, qui avait accueilli les ibériques, d'abord, ces premiers hôtes, d'un autre type, arrivés vers 1870 dans cette partie du pays, par la mer. Une autre raison d'évoquer la mine de Béni-Saf est de faire un saut de plus d'un siècle et demi dans le passé. L'industrie minière avait constitué un poumon économique dans cette contrée pittoresque, agréable à vivre et hospitalière et dès le

[19] Compagnie de minerais de fer magnétique fondé, en 1865, par Paulin François TALABOT (1799-1885), grand industriel et homme politique français, près d'Annaba dans le massif de l'Edough.

premier regard, elle avait attiré beaucoup de monde en même temps car la richesse était en profondeur, dissimulée, sous des champs de pierres confondues au minerai par la couleur rouille. Ceux qui ont été fils de mineur savent tout cela…

Ce hasard de l'Histoire avait permis la coexistence, sous le même ciel, des peuples de religions et de cultures différentes, marquant profondément ce sombre intervalle occulté parfois, de la période coloniale mais reste, sinon toujours, un fait qui laisse derrière lui une plus ou moins longue histoire. Le paysage de Béni-Saf, un lieu de vie, un endroit peuplé, depuis longtemps, de populations intéressées à la richesse de son sol et son sous-sol et de sa petite mer, avait été fabuleusement façonné par l'industrie minière. Dans de nombreux quartiers et localités de la ville, nous découvrirons, encore aujourd'hui, des témoignages de l'activité minière et de la vie des mineurs.

Jusqu'après l'indépendance, au moment où les mines étaient toujours actives, il y avait encore *el mina* ou *el coubanya*, autres mots du parler local, pour désigner la compagnie des mines. Malgré tout cela, en visitant Béni-Saf, nous traversons encore de merveilleux paysages, un don de Dieu que l'Homme quel que soit sa situation, son rang, ses fonctions ou son arrogance et sa méchanceté ne peut changer … Les traces du travail des mineurs qui ont travaillé depuis des générations dans la mine, sont encore là, visibles et marquent profondément les sites ... Nous savions tous que la vie dans cette ville n'était pas aussi simple, et pour gagner sa vie, il fallait travailler dur, il fallait combattre, résister.

* * *

À l'arrivée des colons, aux alentours où allait s'implanter la ville de Béni-Saf, quelques petits hameaux ou villages tels

celui des Ouled Bouhmidi, Mersat Si Ahmed, ou encore les environs de Ghar El Baroud, étaient accrochés aux premières pentes du Djebel Skouna. L'urbanisation de la ville avait commencé, seulement en 1879, avec l'occupation des collines qui supportèrent pendant des décennies les travaux les plus durs, les uns que les autres, pour les terrasser et les décaper afin de les transformer en banquettes, pour donner au terrain plus de stabilité, et y édifier des constructions et des équipements de toutes sortes qui subsistent jusqu'à aujourd'hui.

En entrant dans la ville, dès que l'on aperçoit la mer, du haut de la colline, un panorama semblait surgir du fond de l'horizon pour le plaisir des yeux. En arrivant d'Oran, par Aïn-Temouchent et en pénétrant par une route zigzagante, du haut de la forêt de Dar Errih[20], jusqu'au panneau qui indique l'entrée de la ville pour amorcer une descente qui vous mène au port et à la plage du Puits[21], notre regard se porte dès lors sur cette forme qu'avait prise la ville, résultat d'une loi architecturale, à la fois volontariste et spontanée, dont le plan adopté devait ressembler, à peine, à celui d'une petite ville minière du nord de la France ou à un village balnéaire de la Costa Brava. À l'entrée de la ville, apparait un long boulevard traversant le quartier du filtre[22] que les colons appelaient, le boulevard des bons camarades, longés, dans le temps, de grands arbres et quelques maisons puis la mosquée, l'ex. Église Sainte Barbe, que beaucoup continue à appeler l'église, puis deux voies, l'une descendant vers la cave Vincent, sur laquelle est érigé, le nouveau siège de

---

[20] Une des exploitations minières les plus importantes de la région d'Oran (Développement de l'industrie minérale en Algérie pendant la période 1900 -1904 (Rapport) et exposition coloniale de Marseille en 1906.)

[21] Texte inspiré du récit de Paul Giudici, Je me souviens … Béni-Saf, France, 2003

[22] Quartier du filtre : c'est là où se trouvent les installations de filtrage des eaux des châteaux d'eau potable alimentant la ville.

l'hôtel de Ville, dans un virage, donnant sur le boulevard Kadri Kaddour, ex. Jean Jaurès ou rue de Témouchent, le boulevard le plus long qui traverse la ville de bout en bout. À gauche, la route d'El-Ançor longeant la forêt dite la Jungle. C'est là, qu'enfants, Ramzi et ses petits amis allaient jouer ou se balader dans de fréquents rendez-vous tranquilles, une escapade entre la nature et le rêve, parfois seuls et certaines fois, en famille, de belles promenades dominicales des jours printaniers, femmes et enfants, tout en couleurs, se mettaient sur le bord d'un muret qui bordait la route ou venaient se prélasser et palabrer sur l'herbe verte, au milieu des marguerites et des coquelicots, des bleuets et des glaïeuls, des fleurs éphémères mais sublimes, des mélanges de couleurs, un paysage enchanteur, en écoutant la cacophonie des oiseaux, sous le soleil resplendissant de l'après-midi des dimanches, dont le souvenir reste à jamais gravé dans la mémoire. Rien ne perturbait cette quiétude tant regrettée de nos jours.

***

La deuxième voie passait par le Boulevard Mohamed Larbi Ben M'Hidi, ex. Boulevard Alphonse Parran, jusqu'à Sidi Boucif, le Petit Stade et à droite, la Rue de la République qui descend. La Grande Rue, devenue, la Rue de la République, traverse la ville dans un cheminement tortueux au sommet duquel nous arrivons au quartier de Sidi-Boucif où nous pouvons admirer le port et l'île, *l'Isla*. Elle est l'artère principale à laquelle se nouent toutes les ruelles de la ville en pente raide du haut de Sidi Boucif, d'où nous entrevoyons aussi, la nuit, le Faubourg Boukourdan, assis au-dessus d'un mur rocheux éclairé, où vivent les marins et leurs familles qui, généralement, du haut de la falaise noire, surveillaient étroitement l'horizon et le retour des chalutiers. La rue de la République : le cœur du village,

nos «Champs Elysées», cela correspondait aux balades interminables où tous les jeunes et moins jeunes arpentaient tous les soirs ou plus exactement, faisaient le boulevard. C'était la rue principale où des deux côtés, bordée d'arbres d'une espèce de ficus, qu'on retrouve aux îles de la Réunion ou à l'île Maurice, s'y trouvaient des magasins et des boutiques, des cafés, la synagogue, le cinéma Rex ou Labouze, le photographe, l'horloger, le tailleur, la quincaillerie, la cordonnerie du père de Ramzi, Ammi Lekbir, ou le bazar des souvenirs qui vendait aussi le tabac, les hôtels, qui ont perdu leur vocation, aujourd'hui ; la rue Si Tayeb, ex. rue Boudhar, qui débouche en plein milieu de la grande rue et nous nous retrouvions, attirés par l'odeur du pain chaud, une odeur qui donnait une joie de vivre, s'échappant de la boulangerie très connue de Requéna, dont le nom est perpétué jusqu'à nos jours puis la rue de la Révolution, ex. rue Clauzel, une rue en pente que des gamins délurés s'amusaient, parfois, à la dévaler en patins à roulettes, et la ruelle parallèle, la rue des gargotiers, débouchant au milieu de la rue de la République, à la librairie-presse et tabacs, le coiffeur puis dans le même sens, à gauche, un cul de sac, la rue Pélissier, du nom de ce colonel de sinistre mémoire, qui mène à la médersa et au cinéma Lux de Bekhchi débouchant à l'immeuble des Ouled Errebi.

***

Dans les moments de tristesse qui donnaient du vague à l'âme et accablaient l'âge tendre d'une adolescence égarée dans les aléas du temps, Ramzi aimait flâner, pour le plaisir de regarder les vieilles pierres de l'histoire de cette ville très agréable, qui respirait en lui, dont l'architecture proclamant, sans équivoque, le statut de ses anciens occupants, et sentir l'odeur subtile de pin, le long des vieux sentiers et des